



« Maître de l'entredeux, le crocodile immobile au soleil avec son dos craquelé de terre devient la fulgurance même dans l'eau verte. Son corps massif et froid peut redevenir l'oiseau qu'il fut et on le croit détenteur d'un éclat de lumière. Il fut appelé Sobeck, là Woodplum ou ici Umuanir. »

Un crocodile, ça ne pleure pas.

*Dans un miroir aux alouettes,
voit-on son visage ou juste des alouettes ?*

André Hardellet – *Les Chasseurs*

TABLE SOUS LAQUELLE SE CACHE LA PAROLE ET L'EFFROI

La longue et large table, assombrie par le brou de noix, semble envahir l'espace. Son plateau est parcouru de veines et de grains sombres, de blessures étoilées. Des marques et des coups constellent le bois de petits cratères plus ou moins profonds, des entailles dessinent ici Cassiopée, là un chariot et encore une flèche, un ballon, un chien, la lettre A ou peut-être une tente. Hélio et Zoé ont une table pour ciel et maison à la fois. C'est là dessous qu'ils cachent la parole. Or, l'ombre de la parole peut être l'effroi. Demain, c'est le deuxième exercice d'alerte à l'école. La sirène sonne, il faut reconnaître le son, se cacher sous les tables et tenir accroupi en silence, pas bouger, pas parler ou rire, tenir longtemps jusqu'à ce qu'on dise c'est fini. C'est ça qu'on apprend pour les attaques terroristes ou les catastrophes. A se mettre sous la table et à attendre sans bruit, que ça passe. Et c'est pas facile d'être tout plié, on cherche tous à voir un peu plus loin que les dos, les fesses ou les pieds des copains et des copines, on se contorsionne et on essaie de voir la porte de la classe, là où on ne veut surtout pas voir de chaussures arriver.

A Beauregard, tout près de Pierrelatte, il y a la centrale nucléaire de Tricastin. Les enfants habitent là. Aujourd'hui, c'est mercredi. Les parents font semblant de ne pas les voir, tous les deux cachés là, sous la table. Mais les deux messieurs de la centrale qui ont sonné et qui sont ici debout ne le savent pas. Alors vient se cacher avec eux l'effroi quand ils entendent le monsieur qui parle le plus fort dire à maman et à papa qu'ils nous donnent une tablette de douze pastilles d'iode et qu'il faudra les avaler et mettre du scotch autour des vitres avant d'aller vite tous se cacher sous la table si jamais on entend l'alarme. Zoé, inquiète et fâchée, serre le bras d'Hélio et lui murmure les dents serrées avec un tout petit sanglot qui commence dans la gorge : « *C'est pas juste. C'est notre maison. En plus, on pourra pas être tous dedans.* »

Histoire du crocodile qui rêvait de rire

Au commencement, il était ou il n'était pas, un crocodile qui invente le tambour et chante tant et si bien au bord de l'eau triste qu'on ne sait pas aujourd'hui si ses rivières de notes devenant gouttes d'eau et de limon n'ont pas fait ici ou là, à la surface du globe quelques fleuves et leurs rives mystérieuses. Maître de l'entredeux, le crocodile immobile au soleil avec son dos craquelé de terre devient la fulgurance même dans l'eau verte. Son corps massif et froid peut redevenir l'oiseau qu'il fut et on le croit détenteur d'un éclat de lumière. Il fut appelé Sobeck, là Woodplum ou ici Umuansir.

En dépit des hauts faits dont il le gratifie, malgré les beaux habits dont il l'affuble et peut-être parce que tout ceci n'est justement qu'artifice pour cacher sa propre crainte bien roulée-cachée, l'Homme prête au crocodile les traits qui l'arrange lui. Il en fait finalement une bête féroce, vorace et vile. Pire, on lui prête un sentiment bien humain. Avec son regard mi-clos, par en dessous, au ras de l'eau, l'animal est fait sournois. Tuer ses proies en les tirant vers le fond, se déguiser en inoffensif tronc d'arbre, survivre au tyranosaure disparu dans le Crétacé il y a plus de 65 millions d'années, tout, tout porte à en faire un arriviste mu par les sournoiseries. Même ses larmes, dites aussi fausses que des perles de mauvaises verroteries, valent à ces louanges d'abord tressées au crocodile de devenir un collier de misères qui serre son cou. Ainsi comme feu de brousse pour brouiller les yeux et fabriquer fumées faisant fantômes ses forfaits, l'Homme lui donne grande gueule et lui retire tout coeur. Alors personne ne peut penser que le crocodile rêve de rire. Et quelle preuve de sensibilité, de finesse d'esprit, de complicité sociale est le rire ! Un crocodile est toujours sur le point de rire. C'est ça qui le différencie de l'alligator. Sa quatrième canine trahit son intention, elle qui reste toujours visible et sortie quand sa gueule est fermée. Hélios et Zoé savent que le crocodile aime tant rire et qu'il se débat, de rage et de tristesse mêlées, telle une bête enfermée dans le costume de sauvage sournois que l'homme a taillé pour lui. Les crocodiles de Pierrelatte, ils connaissent. La tombola du quartier offre des places chaque année. De la maternelle au lycée, l'école te demande presque chaque année qui un dessin, qui un compte-rendu ou un exposé. Le Père Noël y passe, on y chasse les œufs à Pâques et quand la famille vient ici en vacances, on parle encore d'y retourner. C'est comme à Marseille où mamy et papy veulent toujours emmener tout le monde à l'île du Frioul là où il y a le comte de Monte-Christo. Hélios et Zoé vont souvent voir Hermès, le vieux crocodile de la centrale nucléaire. Ils le retrouvent le long du grillage. Il est souvent là, loin de l'agitation, tout terreux, la gueule grande ouverte, avec le soleil roi comme seul ami, méditant sur un petit promontoire qui va en pente douce vers une mare. Deux grands grands baobabs aux troncs gris et lisses portent chacun paisiblement et le plus haut possible leur panache blanc bouillonnant et silencieux qui jettent, de l'autre côté, une ombre immense sur les peupliers, les usines, les toits de tuiles, les lavandes, les parkings, les églises, les routes, les brebis, les cabanons et les gens. Les

enfants viennent confier leurs peines et leurs joies à Hermès. Lui, il a le temps. Il les écoute, lui. D'un œil, il jauge mais ne juge point. D'un lourd mais infime déplacement, il montre qu'il suit, il réagit, il comprend. Aujourd'hui, Hélios et Zoé sont en colère. Et la colère n'est pas que révolte, elle est faite de tristesse et d'incompréhension. Pour être grand, il ne faut pas pleurer. Voilà ce qu'on leur dit. Comme ça tout court. Tout simple. Un point c'est tout. Voilà ce que le maître ou la maîtresse sermonne ad nauseam, ce que le monsieur au terrain de jeu crie à son fils, ce que grand-mère préfère et félicite, ce que l'épicier du coin radote dans un grand sourire en oubliant quand même très souvent de rendre cinq ou dix centimes quand ils repartent avec un petit sachet de bonbons Haribo. Voilà, après l'oncle inconnu, pépé de Barles ou la grande voisine d'à côté, ce que vient de leur servir, encore, leur père dans un long blabla dont ils viennent tout juste de s'échapper. Zoé et Hélios en ont marre. Grandir, ça n'a rien à voir avec arrêter de pleurer. Grandir, c'est faire attention aux autres et ne plus se considérer comme seul au monde. Grandir, ce n'est pas abandonner sa tendresse ni jeter sa sensibilité avec l'eau du bain. C'est, au contraire, aiguïser son attention comme on affûte un bon couteau et puis se mêler de tout et de rien. Suivre longtemps le manège des fourmis, regarder le ciel et sauter dans une flaque, s'attendrir en regardant une chèvre dans les yeux, dévaler une pente et rire sauter et crier dans les dangers d'un pierrier. Et pleurer, c'est comme rire, ça nous accompagne toute notre vie. Ça doit être toujours avec nous, en nous et autour de nous aussi. Ce ne sont pas des trucs d'enfants. Pleurer, ça n'a rien mais rien à faire avec être une fille ou un bébé. On a le droit de pleurer quand on veut, autant qu'on peut et où on veut, il faut s'en faire un devoir même. Pleurer, rire, vivre. Pleurer et rire, ce sont des signes qui montrent qu'on pense, des secousses qui disent qu'on voit l'Homme avec tout le vivant fragile, des témoignages lucides qui marquent ce présent qu'on sait tissé avec le passé et l'avenir. C'est ça être une grande personne, même ! C'est alors, qu'en une longue palabre qui joue à cache-cache dans les massettes et se fait fous rires entre les aigrettes garzettes jusqu'à ce que la nuit dévore le soleil, Hermès dit aux enfants que leur souffrance et cette injustice rejoignent les siennes. Avec le titre de grand carnassier, non seulement on me fait aussi méchant que torve et on refuse que je puisse ressentir ou exprimer la tristesse mais on m'interdit, même le rêve de rire.



TABLE OÙ SE JOUE LE MENSONGE

C'est une table sans âme. Une table qui ne coûte pas cher. Elle barre le passage, sur ses grands pieds en fer. Peints en marron foncé, ils font du boucan quand on les tire, sonnent strident et claquent fort comme ce bruit de barrières et de verrous qui effraie les vaches dans une stabulation. C'est une table qui coince les doigts. Un plateau de faux bois crème avec des veinures faites à la machine, un cerne en plastique noir tout autour qui l'enserme comme une bande de plastique scelle un pot de cornichons, serti le goulot d'une bouteille de vinaigre ou fait le tour obstiné d'un faire-part de décès. C'est une table banale, normée, fabriquée à la chaîne. Une table d'école, de réfectoire, d'EPHAD, de caserne, de centre aéré qu'ils disent... Elle nous attend. On passe de l'une à l'autre, elles se suivent et on le reconnaît ce mobilier industriel, multiplié comme des petits pains. Elle reste froide quand on pose ses bras nus dessus. Elle est dure et ne veut pas accueillir nos coudes. C'est un meuble qui, avec sa blancheur triste, dénonce de lui-même le graffiti. L'objet est là pour servir. Et à tout le monde pareil. C'est à cet endroit que le savoir atterrit, c'est ici le terrain d'échanges. On s'assoit d'un seul côté, il y a deux places. Il faut rester là, écouter et faire ce qu'il y a à faire. Juste

ça et juste là. A celle-ci, il y a un chewing-gum encore collé dessous. Il est sec. Hélio le touche du doigt. Ses aspérités lui parlent. C'est comme du Braille et il ne reste que ça ici pour voir, pour écouter et pour imaginer. Pour essayer de comprendre. Ces plis, ce petit amas poussé contre le fer, son emplacement à gauche en bordure de table près du pied. Il se demande qui le mastiqua, quel était son parfum, pourquoi il fut collé en long. Pourquoi là ? Il hésite. Un geste prudent d'arrivée, un abandon à mi-classe, une bravade signant le départ ? Juste un oubli ? Ses pensées voyagent, tournent, reviennent et débouchent soudain sur une interrogation infinie: ce chewing-gum collé dessous, on ne sait pas si c'est le mensonge ou la vérité ni dans combien de bouches il a tourné.

Histoire de la bougie et des ombres infinies

Monsieur de Tricastin se fait appeler ainsi non pas pour se fondre dans le paysage mais pour, tout en conservant à son patronyme une couleur et même un accent local, se différencier du village nommé sur les cartes, St Paul les Trois Châteaux. Si son domaine n'a rien à voir avec le chiffre trois puisqu'il ne compte que deux tours de refroidissement et dispose de quatre réacteurs, notre prince de la vallée du Rhône ne veut pas faire un trop grand saut dans l'inconnu, ni s'éloigner de ses commensaux en bouleversant et l'héraldique et l'arithmétique aussi ne touche-t-il pas à cette trinité-là. Sa propriété s'étend sur 55 hectares, elle comprend le canal de Donzère-Mondragon et dispose en sus de diverses métairies et autres corps de ferme, d'une serre d'acclimatation chauffée en géothermie avec des crocodiles, des reptiles et des oiseaux exotiques. On ne sait pas grand-chose de la maison de maître, il doit bien y avoir un cabinet de curiosité, des pièces spacieuses et bien cirées, des escaliers pharaoniques et des salles majestueuses au coeur du bâtiment. Il y a toutefois une chose sue de tous à la ronde, c'est que Mr de Tricastin adore l'art contemporain. Tout le monde connaît ainsi *L'échelle INES*, cette peinture abstraite qui trône sur le grand mur du vestibule. Elle accompagne presque toujours les vœux du capitaine d'industrie et impressionne les très rares visiteurs. Mr de Tricastin raffole de cette photographie, d'ailleurs signée par une sommité de l'art, où on voit son sourire radieux, son menton volontaire et son regard confiant qui viennent vers nous depuis ce fond grandiose où s'élève un grand polyèdre à la base verte et au sommet fushia.

Cernée non par un haut mur aveugle hérissé de tessons de verre, c'est au contraire une délicate clôture électrifiée, rehaussée de barbelés et ponctuellement surveillée pour notre sécurité par des caméras de vidéo, le site Pierrelatte de Tricastin est là, en vallée du Rhône. L'hôte de ces lieux se targue d'un petit caprice et rougit d'une coquetterie de langage. Pour le premier, il s'agit de l'usage exclusif de l'énergie solaire afin d'éclairer les allées et d'alimenter toute la clôture. Pour la seconde, il aime appeler Tricastin, El-Lahun, sa pyramide du Rhône et Edfou, le centre sacré d'enrichissement d'uranium. Cruas, Bugey, Marcoule, sont les autres domaines qui, avec leur petit

roitelet chacun, forment un chapelet tout au long du fleuve. Au bord de la propriété de Mr de Tricastin coule un paisible cours d'eau qui porte si bien son nom, le ruisseau de la Gaffière, tant il absorbe et encaisse les débordements de la seigneurie. Il existe toujours comme ça même en pleine campagne ou au bord d'une ville un endroit qui joue le même rôle que celui d'un tapis dans une maison. C'est là qu'on glisse la poussière qu'on ne veut pas voir, les saletés qu'on n'a pas le courage de jeter à la poubelle, de porter, même un court instant, au grand jour. Alors, on verse l'eau sale à la rivière, on jette les gravats dans le ravin, les carcasses de voitures et les bidons de vidange dans les fourrés. Mais loin de ces tristes considérations, ce qui ravit Mr de Tricastin et ce qu'il promet en une rare occasion bien choisie chaque année à sa femme et leurs trois enfants, c'est une soirée aux chandelles. Mr de Tricastin loue alors un petit mas dans la région. Il faut marcher une dizaine de minutes pour voir le coucher de soleil, là-bas tout au fond du ciel, vers où descend imperturbable le fleuve. Mr de Tricastin, tout au long du trajet, parle déjà du moment à venir, à chaque virage il a un bon mot, un souvenir de la dernière fois, une petite surprise pour ce coup-ci et il cause en une longue ligne droite de la simplicité partagée, des odeurs retrouvées de garrigue, des plaisirs modestes, des mystères de la pierre, du dieu soleil et que ça fait du bien d'être dans des draps de lin et au diable le chiffre, la production, le satané progrès quand on connaît les merveilles d'une eau de source, quand rien ne peut nous arriver avec une forêt pas loin, et puis les rêves qui viennent avec la flamme quand on craque une banale et merveilleuse allumette. C'est le moment où il parle, c'est là, quand la Toussaint donne à tout le monde quelques jours, qu'il est vivant. Il redevient un enfant, il fait des blagues, des chatouilles et pouffe de rire. Là-haut, il fait tout Mr de Tricastin, il prépare les crêpes, installe les bougies, met les assiettes sur la nappe au damier rouge et blanc, embrasse sa femme, lance une petite flambée, sort les sirops et la bouteille de blanc du panier d'osier, serre sa femme dans les bras, fait tinter les verres duralex, distribue les canifs aux garçons, sort la poupée pour sa fille, caresse sa femme et prépare le grand moment. Juste avant qu'on aille au dodo et que tout le monde fasse des beaux rêves. Mr de Tricastin tend un petit drap blanc, regarde sa femme d'un air entendu. C'est là. Là qu'il va faire apparaître juste avec ses doigts et ses deux mains, des ombres. Mr de Tricastin sait faire le lapin, la chèvre, l'éléphant, le loup, le cygne mais aussi les trois meilleures de la fin : le crocodile, la sorcière et l'homme qui fait peur.

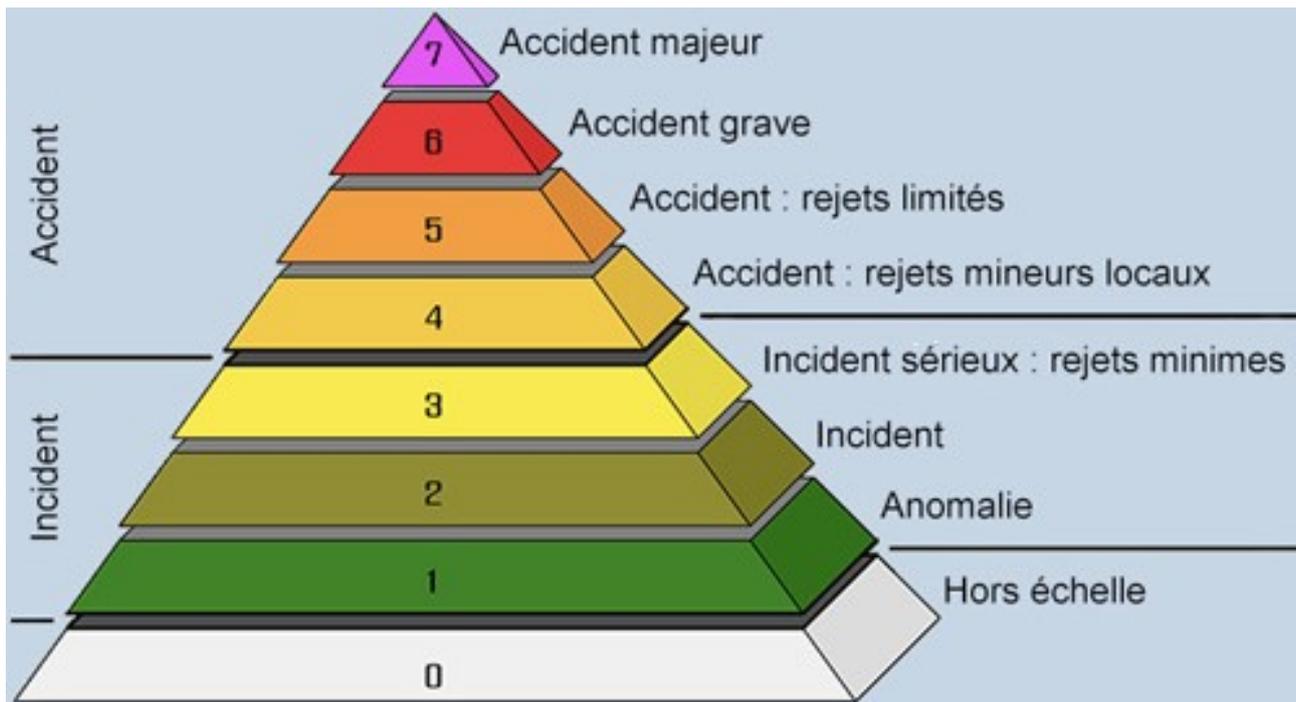


TABLE DEVENUE LA FATALITÉ À ELLE TOUTE SEULE

C'est une grande surface en formica rouge encadrée par une bordure jaune. Une arène d'ocre où il n'y a plus de gladiateurs, une terre battue qui vient d'ailleurs. La colère laissée là en plein milieu de la pièce. Notre regard se noie dans le rouge sang, se jette tout de suite dans ce carré de chaleur. Toutes les mains qui se croisent au dessus de ce fond vermillon semblent être des actrices, marchant, jouant, se croisant et récitant un texte antique ou silencieux entre les pendrillons.

La table est sur roulette. On l'emmène, on la déplace à l'occasion. Un grand carré central peut s'enlever et deux rectangles le prolongent parfois à chaque extrémité. Cette table, rouge et jaune, n'est pas un jouet. Ce n'est pas du toc, c'est du bois. On peut croire à une maison de poupée grandeur nature ou, peut-être mieux, un petit chapiteau, un théâtre paravent qu'on assemble tout bancal avec ses panneaux de contreplaqué peints, une petite tringle et un rideau de traviole. Il vient d'ailleurs. En roulant d'un autre pays ou d'un autre monde, la famille l'a retrouvé au grenier et décide maintenant de l'utiliser au grand jour, dans la vie ordinaire.

Avec ces quatre barreaux jaunes, c'est une cage, une volière. Zoé y joue avec la lumière. Elle passe ses doigts entre les rets du soleil, les fait courir et tapoter contre leurs lignes droites qui apparaissent bel et bien, dans la petite poussière en suspension avec ses petits grains blancs brillants comme des barreaux imaginaires qu'elle fait sonner. Elle entend la musique et regarde osciller la cage toute entière. Ça l'emmène en voyage même si ça sonne pas pareil qu'avec Hélios quand ils prennent chacun un bout de bois ou une tige dure comme un vieil essuie-glace ou un fer à béton et qu'ils les

frottent ensemble, en courant ou pas, tout le long contre les grilles de la déchèterie qu'ils suivent pour aller à l'école. Zoé n'y transforme pas son esprit en mainate, elle ne lui apprend pas à répéter le *c'est comme ça* qu'on entend souvent. Du bas de ses neuf ans, elle ne peut laisser se taire cette voix indistincte qu'elle sent grandir en elle, qui s'insurge contre cet inévitable, ce fabriqué, voulu et servi. Elle voit ailleurs. Elle ne veut pas croire qu'une grande machine grise entourée de grillage c'est mieux qu'un petit soleil et le vent réunis. Elle voit tout de suite que c'est pas aussi beau et que ça a pas l'air rigolo du tout à faire marcher. Et puis, avec le soleil, on a le droit de jouer dans la rivière, on bronze et c'est vite fait pour s'habiller. Les arbres et les plantes et bien ils synthèsent vachement comme on dit. Le soleil, il fait sortir lo rasado, le gros lézard vert fluo qui fait du barouf dans les broussailles ! Et le vent, lui alors, il rend folle et rigolote la girouette, il te pousse dans le dos à vélo, il donne envie à Hélió de voler et il fait sécher à toute berzingue nos habits préférés. Depuis sa cage pour de faux, elle trouve que le monde c'est bien compliqué, que les usines et les routes ça prend une terrible place et qu'il y a moins d'endroit pour jouer.

Histoire de la pancarte qui parlait pour une autre

Hélió comme Zoé savent maintenant mieux pleurer mais ils préfèrent évidemment cultiver le rire dans leur petit lopin de terre, ce bout de jardin pas loin des cognassiers que les parents leur allouent. Ils y mènent des expériences, scellent des pactes et y concoctent ces actes de bravoure que d'autres appellent bêtises. Un vieil épouvantail en bleu de Chine y semble bien seul et complètement débordé à surveiller leurs jeux. Zoé comme Hélió interpellent, soignent, rhabillent, remontent le pantalon ou corrigent l'air renfrogné du gardien immobile de leur parcelle. Ce personnage solitaire qui garde leurs idées envolées et quelques miettes de leurs disputes, fait l'objet de beaucoup d'attention. Ils veillent à ce que Monsieur soit toujours bien mis avec son chapeau bien droit, lui rafistolent les pieds redressent un bras. Ainsi, voit-on souvent les deux zozios virevolter autour de l'homme de paille. Mais, ce qui occupe d'abord les enfants, c'est la petite pancarte que porte autour du cou Monsieur le Directeur. Le vent et tous les éléments n'arrêtent pas de taquiner et de chamailler Monsieur le directeur. Parfois, tous les deux se précipitent pour remplacer le panonceau abimé ou envolé, il faut veiller à repasser les lettres que la pluie comme le soleil s'ingénient à effacer. Dernièrement, Hélió a vu dans le beau journal en papier glacé de la ville que ça n'est plus une directrice à la centrale nucléaire de Pierrelatte. Il est vite allé couper les fougères auburns et enlever les nénés de Sylvie et a écrit tout en haut et en grandes lettres, au cou du bonhomme tout droit, Hausseguy. C'est comme ça qu'il s'appelle le nouveau directeur.

Tout ça fait rire les voisins et intriguent les marcheurs qui empruntent le sentier. Par dessus le grillage, on se sourit, on engage la conversation, on est pas d'accord, on soutient des trucs

mordicus. Hélios explique avec Zoé que les panneaux racontent des bobards. Il ne faut pas les croire des fois, souvent. Tiens, il y a un poteau avec deux directions au sud de la ville, vers la route Napoléon, tout au bout de la rue Georges Besse. Si, juste après la crèche *Les Lucioles* au coin de l'impasse Professeur Pellerin, celle où le mistral même enragé, même testard comme un fadoli sait s'arrêter sagement au panneau sans issue. Et bien sur ce poteau, il y a deux pancartes vertes, l'une indique *Aux Sauvages - Accueil Paysan* et l'autre *Ferme aux crocodiles*. Et bien, la vache verte toute arrondie qui surgit au bord du chemin dans un pays si gentil qu'il n'a plus l'air d'exister, elle fait un clin d'oeil et n'a pas l'air sauvage du tout. Et l'autre, le crocodile en vert plus foncé, lui, il rayonne de confiance, il a l'oeil bien ouvert et il a un sourire comme les gens sur le catalogue *La Redoute*. Et bin, il n'y a pas de paille à la ferme aux crocodiles. Ce n'est pas une vraie ferme, c'est un petit zoo sous une serre. Et puis, elle n'est pas aux crocodiles mais à des gens qui leur jettent des poulets de supermarché parce que les crocos, ils sont enfermés et ne peuvent pas aller se nourrir eux-même.

Matt Mahlen